



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Que peut-on faire des mots que l'on nous a volés ? Comment utiliser encore ceux qui ont été pris et broyés dans la machine à rien dire ?

À l'écoute, à la lecture des œuvres dont il est question dans ce numéro du *Basilic*, m'était venu d'intituler cet édito "En marche". Convenez de mon embarras. Est-ce qu'un petit édito de province peut s'attaquer aux injonctions des informations à la botte imposant sur ce mot qui nous anime leur "marque déposée", circulez, ce mot n'est plus pour vous ? Et manière d'enfoncer le clou, les voilà qui placardent sur les murs, à fins électorales, des affiches qui moquent notre désir de vouloir l'impossible ? Marcher sans désir d'impossible ?

J'entends la voix de Jacques Brel rugissant le désir de Don Quichotte d'*atteindre l'inaccessible étoile*...

J'entends l'injonction d'Armand Gatti invitant à *Marcher comme si marcher était le but à atteindre*...

Marcher avec Michel Diaz, titre Alain Freixe à propos de *Comme un chemin qui s'ouvre*, le livre de Diaz que L'Amourier vient de publier. Marchons, oui. Notre présence au monde en dépend. Êtres pour marcher, ainsi sommes-nous nés. L'errance nous est natale. Elle signe non seulement l'instabilité permanente de nos cellules toujours changeantes, mais notre viscérale condition d'être des esprits en mutation, des consciences en chemin – aussi périlleux que cela puisse être.

Marcher, oui. Parce que l'immobilité nous serait fatale. Parce que l'inconnu – l'impossible inconnu – est ce qui nous travaille et nous fait devenir. L'écharde d'utopie que contient le réel, qui le fermente, le fomenté aussi d'un devenir désirable.

Le nom de l'homme est un chemin. C'est ce que semble indiquer Michaël Glück dans son bouleversant *Ciel déchiré, après la pluie*. Le premier des personnages qui y apparaît s'appelle *Weg*, "chemin" en allemand, et plus de fois on le dit *homme qui marche*. Sa marche est aussi bien fuite que traversée, exode autant qu'exil, il marche à travers des villes que la catastrophe a livrées à l'absence. Il marche et il rencontre. Il marche et les mots se mettent en marche avec lui. Car si le nom de l'homme est un chemin, ce chemin est chemin de langage. Un chemin qui s'invente dans la langue, par la langue (contre elle parfois).



SOMMAIRE

Éditorial par Michel Séonnet
Président de l'Association des Amis de l'Amourier 1

Voix du Basilic 24, 25, 26 mai 2019
Programme des rencontres 2

Entretien avec Michaël Glück,
conduit par Alain Freixe 3 & 4

Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :

Ciel déchiré, après la pluie de Michaël Glück
par Michel Séonnet 5

Comme un chemin qui s'ouvre de Michel Diaz
par Alain Freixe 6

Présentation de l'éditeur invité Thierry Renard,
par Alain Guillard 7

Journal intermittent de Raphaël Monticelli 8

Les photographies qui ponctuent ce numéro illustrent nos
Voix du Basilic précédentes.

Marcher, c'est commencer. Irrémédiablement commencer, chaque pas comme le premier.

Marcher, c'est s'arracher à la gangue totalitaire des TINA (*There is no alternative*) dans laquelle nos maîtres d'aujourd'hui prétendent enfermer nos rêves, nos attentes, nos espérances. Or la marche ne peut être que polysémique, multiple, disséminante. La marche sème en chemin – et ce ne sont pas cailloux de Petit Poucet. On ne suit, certes, qu'un chemin à la fois, mais à chaque carrefour s'ouvre le multiple des possibles et l'infatigable question de qui veut aller et encore aller : *Pourquoi ce chemin plutôt que cet autre ?* (René Char)

Marcher est (re)naissance. Marcher, pour reprendre la belle formule de Raphaël Monticelli dans son *Journal intermittent* ne cesse d'inviter au *jeu grave des naissances*.

En ce sens, toute marche est montée. Aussi, osons-le dire : il n'est pas de détail que chaque année il nous faille marcher, et monter, pour atteindre la place du Château de Coaraze pour nos rencontres des Voix du Basilic. Notre ascension n'y a rien à envier à d'autres plus prestigieuses. Nous y montons pour mieux voir en nous-mêmes et autour de nous-mêmes. Pour mieux voir avec d'autres.

Ce week-end des 25 et 26 mai, venir à Coaraze sera sans doute la meilleure façon de marcher.

Depuis vingt et un ans, **l'Association des Amis de l'Amourier** organise une fête de la lecture à Coaraze où sont installées **les éditions L'Amourier**. Dans un cadre exceptionnel, en haut du village, place du Château, ces **VOIX DU BASILIC** s'adressent à tous, amoureux des livres, flâneurs curieux, découvreurs.

Belle occasion d'échanger sur la littérature en train de se faire, d'en savourer la portée et la pensée...

UNE RANDONNÉE POÉTIQUE

UN ATELIER D'ÉCRITURE

UN ATELIER DE LECTURE

MISE EN VOIX

UN CONCERT DE JAZZ

DES LECTURES

DES RENCONTRES AVEC LES

AUTEURS

DES MUSICIENS

DES COMÉDIENS

UN ÉDITEUR invité

DES LIVRES

ENCORE DES LIVRES...

ET DES... VOIX !

VOIX DU BASILIC

Rencontres littéraires / Lectures / Musique
OUVERTE À TOUS !

XXI^e FÊTE
DE L'ASSOCIATION
DES AMIS
DE L'AMOURIER

vendredi 24
samedi 25
dimanche 26
mai 2019

à **COARAZE**
dans les Alpes-Maritimes à 28 km de Nice

autour des auteurs de **L'AMOURIER**



Michel Diaz
Michaël Glück
Werner Lambersy
Florence Pazzottu

Musique avec
Le BAKASAX de
Jean-Marc Baccarini

Éditeur invité
Thierry Renard
La Passe du vent

Renseignements : 04 93 79 32 85

[Télécharger > le programme détaillé](#)



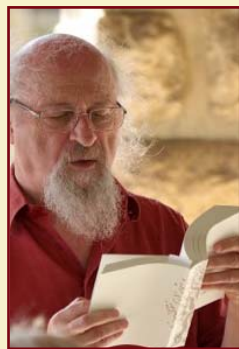
L'Association des Amis de L'Amourier tiendra son **assemblée générale** dimanche matin 26 mai à 10 h 30 place du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattrons des perspectives de l'association.

Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est de 20€ pour les particuliers et 35€ pour les couples. 80€ pour les donateurs...



Renseignements / Réservations : 04 93 79 32 85
courriel : michel.seonnet@gmail.com

ENTRETIEN



Michaël Glück avec **Alain Freixe**

à propos de son livre à paraître fin mai :
ciel déchiré, après la pluie

Le métier (handwerk), c'est l'affaire des mains. Et ces mains, à leur tour, n'appartiennent qu'à un homme, c'est-à-dire à une âme unique et mortelle qui avec sa voix cherche un chemin

Paul Celan

Alain Freixe :

Les lecteurs du Basilic n'ont pas encore lu ton livre, Michaël. Est-ce que tu te risquerais à nous en livrer sinon le résumé du moins le propos ? Que cherchais-tu dans la nuit de l'écriture ? Vers quel jour écrivais-tu ?

Michaël Glück :

Le premier mot, qui est aussi le dernier, de mon livre *Partition blanche*, paru en 1983 aux éditions Verdier est *Mensch...* C'est sans doute, aujourd'hui encore, vers ce mot que j'écris. Que je marche. *Mensch* signifie homme, humain en langue allemande, mais je l'entends mieux dans la langue yiddish : humain, comme on dirait je crois *hombre* en espagnol mais sans connotation sexuée. *Mensch* peut se dire d'un homme ou d'une femme. C'est une dignité. En voie de disparition. *Partition blanche* traversait la nuit du *plus jamais ça* et savait déjà, anticipait, partant d'une mort qui venait clore *Mensch*, l'incapacité que nous avons à combattre le retour du même. Il y a encore, hélas, quelque chose de ça dans *ciel déchiré, après la pluie*. Récit, roman d'anticipation ? Post-catastrophe. Je dirais : récits, polyphonies. C'est le pluriel qui m'importe. Il y a des personnages, des figures, *Weg*, l'homme qui marche, *Eva*, la femme médecin, plus tard la femme sans yeux, ceux des sous-sols, les enfants. Il y a des guerres, des paysages, des lieux, des voix, des actes. Il y a même dans la nuit du livre, une histoire d'amour.

Alain Freixe :

C'est peu de dire que ce livre trouble nos approches narratives, déränge nos habitudes de lecteurs, il nous "pique et mord", selon les mots de Kafka. Et ce dès le début, dès cette entame de la première vieille guerre – il y en aura une autre – au slash qui comme la hache s'abat sur l'arbre pour le débiter, sa lame découpe la phrase, la déchire tout en rivant toutes les parties entre elles, puis ces pluie – 7 – ces neige – 5 – ce long poème des Imprécations de la femme sans yeux, enfin ces 3 wagon bleu, cerisier qui nous mèneront après la neige quand gagnera la reverdie et le retour des couleurs, le tout entrecoupé par ce choral des Septantes – il y en aura 11 au cours desquels les 70 enfants de l'armée de l'Ange auront à affronter la question de leur prénom ou s'inscrit leur destin.

Michaël, peux-tu nous éclairer sur la composition de ce récit, sur son déroulement entre neige, pluie, neige à nouveau, retour du beau temps pour quelques survivants...

Michaël Glück :

Composition. J'aime décidément ce mot. Tu le sais, je le répète régulièrement, j'eusse préféré être, pas su pas pu, compositeur. Un quatuor de György Ligeti, par exemple. 24 micro-événements musicaux ou 24 mouvements... Bon, ici, dans ce livre, on en compte 28. Mais au fond il n'y en a peut-être que quatre : neige, pluie, neige, reverdie. C'est après coup, ou plutôt en cours d'écriture, que je découvre à quel point le livre, et celui-là particulièrement, est composé. Sans plan préalable. Sans cahier des charges comme fit Georges Perec pour *La vie mode d'emploi*. Je n'ai pas cette puissance de la méthode. Chaque mot peut m'entraîner là où je n'ai pas prévu. Il me faut accepter cela. Il n'y a pas des histoires qu'il faudrait traduire en mots – et si traduire il y a, ce serait *traduit du silence* – il y des mots, des souffles, des scansions qui se multiplient et prolifèrent en histoires. Mots et souffles peu à peu me révèlent la composition du livre, l'étendue du rhizome. C'est sans doute de là que vient le trouble dont tu parlais.

Alain Freixe :

Le récit commence avec vieille guerre, 1 dans la peur. Ses premiers mots sont : "maintenant très grande peur". Il se poursuit en vieille guerre, 2 par la peur qu'Éva voit dans les yeux de celui qui n'a pas de nom excepté celui qu'on lui a donné : "je n'ai vu que cela. Rien que la peur". Le choral des Septantes qui va rythmer le récit entre 7 pluie, 5 neige et 3 wagon bleu, cerisier, s'ouvre juste après l'entrée dans le conte par un "il était une fois une ogive nucléaire" puis également par ces mots : "j'ai peur, toujours peur, toujours eu peur. J'ai peur qu'on sache que j'ai peur. Je suis née dans la peur, dans la nuit de la peur". Cette peur traverse, donne son ton au récit. Une menace plane, un danger imminent, quelque chose qui pourrait se produire de pire au sein même du désastre comme une anticipation du malheur.

Est-ce ce ressort affectif, cette peur diffuse des lendemains qui ne cessent de déchanter, qui t'a fait partir dans ce projet d'écriture ?

Michaël Glück :

*"Je n'ai jamais su raconter les histoires"... C'est une phrase leitmotif de *Partition blanche*. La question des histoires, de la narration réapparaît ici et la peur revient dans ce livre aujourd'hui. C'est la force de Schéhérazade mais je pourrais aussi bien dire celle de Pénélope. Le récit, le tissu, le texte. Travail de la navette. Façons d'en découdre avec la peur. Le récit ramène à la vie. Mais plus encore que le récit c'est sa matière sons et rythmes. Dans les vies*

souterraines du livre le chœur des générations de voix prépare le choral des Septantes. Les personnages du livre sont d'abord des voix. Mais ce que donnent à entendre ces voix, plus que ce qu'elles racontent, c'est une berceuse. Tout commence par une berceuse, conjuration de la peur. Je vois là l'origine de la poésie, l'origine de tout récit. Pour reprendre un de tes mots, oui, nous écrivons *sous la menace*.

Alain Freixe :

La catastrophe est toujours une menace contre l'ordre du monde. Elle brise le temps humain, ouvre un gouffre entre le passé et le futur, menace de rompre le lien entre les générations. Mais dans le même temps elle peut devenir matrice d'une identité nouvelle. Ainsi voit-on les Septantes, après le meurtre fondateur de l'un des leurs par celui qu'ils nommeront l'Ange, (lui préfère "l'enfant fou, c'est plus clair"), quitter les sous-sols où ils survivent et remonter vers la lumière de la surface et se mettre en marche – "borde d'enfants vagabonds" vers une destination inconnue – une nouvelle terre promise ? C'est bien une catastrophe dans la catastrophe, ce meurtre. Ainsi voit-on "le chaos" suite au "grand souffle" d'une catastrophe nucléaire devenir événement fondateur d'un nous. Quelque chose se termine pour cette "armée d'enfants" qui va errer à la surface d'un monde détruit et qui, dans le même temps, commence. Voilà qu'on retrouve le sens étymologique et théâtral du mot catastrophe.

Vers quoi se tourne-t-on ? Les Imprécations de la femme sans yeux, celle qui parle dans la colère, ne sont guère réjouissantes : "à quoi bon ce qui eut lieu aura lieu".

Mais le "ou bien" qui suit reste là à résonner comme suspendu sur le vide... Alors répétition ou reprise ?

Michaël Glück :

L'éternel retour du Même. La grande peur est là de la répétition, de la reprise, de la réédition des mêmes rhétoriques : exclusions, concentrations, exterminations. La femme sans yeux, on le devine a connu cela. L'Ange, elle le sait, n'apporte pas nécessairement la bonne nouvelle. Avec la répétition, c'est l'assignation à une pensée identitaire qui revient. Elle crie contre ce retour. L'instabilité de l'écriture dans ce livre est éloge de l'instabilité de l'identité.

Alain Freixe :

En plus des questions concernant le désir d'histoire, ce caractère qui semble nécessaire face à la peur du silence et de la nuit, la question de la nomination traverse ce livre et donc celle de la transmission. Les mots manquent, les noms sont effacés – aucun nom sur la tombe où finit par se coucher l'homme qui marche – ou oubliés, ainsi on ne sait qui est ce personnage dont la marche ouvre le livre : Weg. Ce nom, à lui donné, craché comme une insulte : "Weg, fous le camp". Si le nom, c'est le destin – Nomen, omen disait-on – alors on comprend que les Septantes soient appelés à décliner leur nom, ce qu'ils font avec bien des difficultés voire des refus. L'enjeu n'est-il pas l'humain lui-même, ce corps sur lequel on jette des lettres ?

Michaël Glück :

Ta question me renvoie bien en arrière. C'était quelque temps après la naissance de mon deuxième fils. Un ami écrivain m'avait demandé si j'avais écrit sur l'enfant, question à laquelle j'avais répondu négativement. Il m'avait repris : Tu lui as donné un

nom, un prénom. Tu as déjà écrit. *Nomen, omen*. Ainsi des poèmes narratifs des Indiens Cries, nommer c'est raconter une histoire. Et il est possible de changer de nom toute sa vie, possible de multiplier les identités, de ne pas se laisser asservir à une seule (ce qu'écrivait si bien Ernest Cœurderoy au XIX^e siècle). Perte et recherche d'identité, perte et recherche d'un nom. Le premier nom de *ciel déchiré*, nom sans la capitale, comme sans tête, est *weg* qui signifie chemin mais aussi l'impérieux "fous le camp !" *Weg* chemin et hors du chemin, ode et exode. Chaque nom, prénom est une histoire. Au fond le premier chemin (*bodos*) n'est-il pas celui d'Ulysse (*Odysseus*) ? Le *weg* de mon livre ne serait-il pas une réminiscence des récits homériques ?

Alain Freixe :

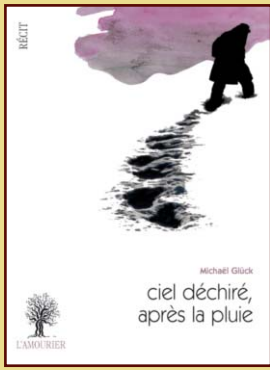
Je me souviens avoir posé cette question à Jean-Marie Barnaud pour son récit Aral (L'Amourier, 2001), j'aimerais la risquer encore pour ce ciel déchiré, après la pluie. Dans une lettre du 19 mars 1799, Suzette Gontard écrit à Hölderlin : "En me relisant, il me vient à l'esprit que tu appelles roman ton cher Hypérion mais j'y pense toujours comme à un beau poème". J'ai envie de dire la même chose pour ton livre. Un poème ! Pas seulement un objet de langage, un dépôt d'écriture – même si la mise en langue est toujours juste et donc belle – mais un acte, un moment de l'existence en route vers son sens, cela qui échappe toujours.

Michaël Glück :

Un poème... dramatique, homérique disais-je. Peut-être. Je ne sais si le mien est beau, j'accueille cela. Humblement. Augure pour les lecteurs, car après tout le livre appartiendra à ceux qui le liront. À voix haute, je recommande.

Alain Freixe :

Ce ne sera pas une question. Je voudrais juste te remercier pour ce beau livre. Non que la beauté y soit ornementale, tout y est effroyablement douloureux. Le mot de beauté que j'utilise ici par provocation renvoie pour moi à une réalité qui déborde le livre, la littérature pour nous emporter au-delà des plaisirs ou des déplaisirs esthétiques. On est là plutôt dans un ébranlement, perdu dans bien des troubles. Et pourtant il y a harmonie entre les voix multiples, les divers éléments, leur tension dynamique. L'ensemble tient par une sorte d'effervescence. Ce qui est beau, c'est le passage et jamais un état stable, ce que Rilke appelait "l'aventure silencieuse des espaces intervallaires". C'est là que l'inexprimable trouve son lieu. Là, entre. Un indéfinissable se donne à rencontrer, un quelque chose en plus entre les mots, entre les éléments de cette marquerie, quelque chose comme cette "force qui écarte l'oppression du monde, ce monde où toute chose se sent serrée la gorge" dont parlait Kafka.



ciel déchiré, après la pluie

Michaël Glück

collection Fonds Proses,
éd. L'Amourier

Un homme fuit. Plus loin on le désigne-
ra *homme qui marche*. Mais *maintenant*
(c'est le premier mot du livre, écrit
comme ça, sans majuscule, un *mainte-
nant* qui n'est donc pas un début) un
homme fuit, rampe dans la neige,
s'accroche comme il peut à sa survie.
La langue elle-même est en fuite avec
pour seule ponctuation des barres
obliques (/) que l'on dit aujourd'hui
slash. Des juxtapositions plutôt que
des ruptures. Les gestes juxtaposés d'un
corps menacé. Qui fuit. Un corps qui
n'a pas d'autre nom que ce mot : *weg* –
mot que le peu d'allemand que l'on sait
(et le texte le confirmera bien plus loin)
renvoie au mot chemin, et à ce geste
de la main pour faire dégager ce qui
gène : *weg ! casse-toi ! bouge de là !* Le
nom d'un homme (corps/pensée/sang/
écoute) qui a été chassé et se retrouve
maintenant sur ce chemin de fuite.

On est en guerre. On plutôt en *guerres*
(*vieilles guerres*, 1 titre le premier
chapitre.) On entre dans ces guerres.
Temps et espaces de guerres. Où ? Le
nom de l'*Europe* sera mentionné à
quelques reprises. Mais l'époque ?
Maintenant. Après la fin du monde.
Nous sommes dans ce maintenant
d'après la fin du monde. Hier-aujourd-
hui-demain. Un monde de survivants.
Mais tout aussi bien, alors, un monde
de premiers venus :

*...comme si l'amnésie était antérieure à la
mémoire, chacun pourtant ouvrant la bouche
et dans l'oubli d'un autre livre murmure :
voici comme une aurore, un commencement
absolu, un tout premier jour.*

Le paradoxe de ce roman, son enjeu,
c'est de ressortir à la fois d'un genre
très codé – récit d'après fin du (de ce)
monde, post-apocalypse, nucléaire sem-
ble-t-il, avec son imagerie de ruines,
de survivants dans les sous-sols, de
trains immobilisés dans des campagnes
désertes, de ne se refuser à aucune des

péripiéties du genre (un roman d'anti-
cipation) – et d'être dans le même
mouvement entièrement voué à
questionner la langue, le dire, la
profération : la manière dont *la suite
des jours* est intimement liée à la suite
des mots.

Ainsi de *weg* dont la fuite est tout
autant tentative de reconquérir les
mots qui lui sont *un trou en plein dans
la bouche*.

Ainsi de cette femme qu'il rencontrera,
solitaire dans un wagon, aveugle, et
qui enregistre sa parole sur un vieil
appareil rescapé.

Ainsi de ce *choeur des Septantes*, bande
de gamins survivants qui n'existent
dans le livre que de répondre à celui
qui, survivant aussi, veut écrire les
noms de chacun et quelque chose de
leur vie.

Dire le nom de chaque survivant, est-ce
là le début du langage ? Est-ce à partir
de là que (re)commence le monde ? Est-
ce que *la suite des jours* en dépend ?

C'est sous ce titre que Michaël Glück
a publié chez L'Amourier ce compte
des jours, volume après volume d'abord,
puis rassemblé en une somme. Ce sont
des poèmes brefs qui claquent comme
du bois sec et le feu qui en naît. Il est
frappant de voir comment le "poète"
Glück s'est ici tenu à la même chaîne,
au même questionnement, avec des
moyens tout à fait différents. Toujours
ce retour au *bereshit* biblique. *En un
commencement...* Un commencement
puis un autre. De commencement en
commencement. Comme le livre. Tou-
jours question de survivant. Comment
ça (re)commence ? Est-ce que ça peut
(re)commencer ?

En ce (re)commencement, donc, sur
fond de paysages et de villes non pas
dévastés mais délaissés (tout pouvant
alors un jour reprendre ?), vont *l'homme
qui marche* et *la femme aveugle*, les gamins

du *choral des Septantes* que *l'Ange*,
autrement appelé *l'enfant fou*, conduit
dans une sorte de nouvelle croisade
des enfants – *l'armée de l'Ange*, on dira.
Il y a *l'Ingénieur* qui évacue les morts
des souterrains où les survivants se
sont confinés.

Tout un univers plongé dans le gris
(mais un gris ici et là frappé de la
lumière rouge d'une robe, de gestes
sobres de tendresse, esquisse d'un
amour). Tonalité de cendres. Pluies.
Neiges. Poussière collante de corps
incinérés ou défaits par la catastrophe.
Matière même de notre temps qui
croit être d'après *La catastrophe* alors
qu'il ne fait que tenter de survivre
entre deux. Tout du long l'impression
de parcourir des toiles d'Anselm Kieffer.
Loin d'être projeté dans l'irréalité d'un
demain hypothétique, le récit obstiné
de Michaël Glück est bâti, tissé, hanté
par ce que nous savons de notre passé
et discernons de notre présent. À
l'heure des massacres de masse, c'est
toujours la même histoire :

*la destination des trains n'est pas une
énigme/ pas en faire une histoire/ tout le
monde sait toujours où vont les trains/
auraient pu bombarder les voies*

J'ai dit "le récit". C'est plutôt "les
récits" qu'il faut écrire. Car rien
n'avance ici dans la linéarité que seuls
connaissent les états sûrs d'eux-mêmes.
On est toujours dans l'hésitation,
l'incertitude. Les événements rapportés,
les paroles se superposent sans jamais
vraiment coïncider. Les modes d'écritu-
re, aussi, changent. Le texte se trame et
se complexifie de ces superpositions.

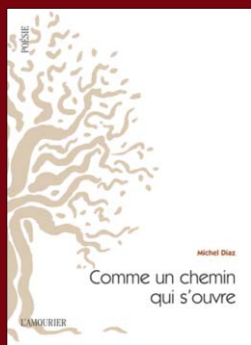
Les chemins de désastre que Michaël
Glück nous contraint ici d'emprunter
marquent nos corps de lecteur de cette
incontournable évidence : nous sommes
nés créatures d'après la catastrophe.
Des créatures vouées à des commen-
cements toujours incertains, toujours
à reprendre.

La force du roman de Michaël Glück
est de nous tenir tout le temps de la
lecture – et bien après – dans cet
espace insécurisé où le monde ne
tient qu'à un fil. Celui de la langue.
Celui de nos faibles gestes de survie
qui font pourtant un chemin. *Weg*.

Michel Séonnet

ciel déchiré, après la pluie 23,00 €

Lire des extraits



Comme un chemin qui s'ouvre

Michel Diaz

collection Fonds Poésie,
éd. L'Amourier

On connaissait ici, à nos éditions L'Amourier, Michel Diaz pour ses nouvelles, *À deux doigts du paradis*, en 2012 et *Le Gardien du silence*, en 2014. On connaissait son obsession "pour la mélodie de la langue", aussi est-ce sans surprise que l'on voit aujourd'hui le Fonds Poésie accueillir ces proses qui vont *Comme un chemin qui s'ouvre* vers leur cœur de feu, la poésie, selon les mots de Joë Bousquet.

La poésie "comme une échappée dans le temps du jour où les heures ne meurent plus", où nous nous tenons debout sur les heures "étonnés d'être encore" appelés à marcher "non pour passer, sur l'arche des pensées, ce pont tendu, vers l'autre rive de soi-même", non, ce serait trop dire. L'humilité généreuse de Michel Diaz lui permet tout au plus d'écrire qu'il s'agit "juste de laisser, derrière soi, les ruines de la nuit et ses monceaux d'opaque confondu dans le sel des décombres".

Tel est le compagnon qui chemine sans faire demeurance, le pèlerin qui marche pour marcher car c'est dans la marche que s'invente le chemin, d'arrachement en arrachement. Ainsi se déprend-on de ce qu'il y a d'orienté, de connu dans les déplacements. Ainsi dans les promenades telles que les pratique Michel Diaz, on ne se contente pas d'accompagner le temps, on l'engage à naître car on est pris dans un rythme qui ouvre l'air et féconde l'espace de la clarté d'"un feu sourd qui s'invente à mesure".

De la marche à l'écriture, des terres traversées au pays de l'encre – la poésie comme "la terre de sous nos pas" écrit Michel Diaz dans son incipit en citant Yves Bonnefoy – les chemins sont de mots, d'images – parfois baroques comme cet (œil (...)) anneau du soleil" ou ces "jours (...) tombereaux de charbon arrachés, ongles nus, à la veine" – de couleurs, de prises et de reprises. Là, "dans cette approche recommencée de ce qui est", on ne répète rien, on reprend, ce qui suppose nouvelle énergie donnée à la main comme au pas qui invente l'avancée.

Il y a quelque chose de terrien, d'élémentaire, d'archaïque dans la marche. Quelque chose de vertical : on va les yeux tantôt levés vers, tantôt baissés sur, entre ciel et pierres. On va, puis on s'arrête... Alors on reste là, "sans paroles, pas trop avant de soi et pas trop arrière non plus, mais juste en équilibre sur la ligne de crête du souffle (...) libre de toute attente et de toute désespérance." Il y a des moments dans la marche ou dans la fatigue du pas, où l'œil perd ses droits – œil toujours déjà traversé d'interprétations verbales, lieu structuré par des savoirs figés – où s'effondre la distance des perspectives, où c'est un vide que l'on pousse devant soi, dans la lumière. Vide germinatif de "la présence sans nom de ce qui nous entoure (...) nous parle en

sourdine avec des mots qu'on reconnaît sans les comprendre". Tel est l'instant, ce lever de rideau, cette entrée en scène d'une étincelle dans laquelle l'éternité et l'infini prennent visage dans un ici et maintenant radical.

Dans ce livre de Michel Diaz, le temps de l'homme et le temps du monde se rencontrent dans "la plénitude de l'instant". Peu de choses en vérité : "une abeille contre la vitre, les formes d'un nuage, la courbe de tes hanches", ces petits riens, ces "presque rien" font de notre présence au monde le lieu où il nous est donné "d'entendre ce qu'en sourdine le temps nous conte de nous-mêmes depuis sa rive la plus nue". Il y a là de quoi voir "la peur (s'évanouir)", "la route à suivre" s'ouvrir "sous l'étoile où le jour se prépare". Poursuivons !

Alain Freixe

Comme un chemin qui s'ouvre, 14,00 €

Lire des extraits





Thierry Renard,
coordinateur de l'Espace Pandora

**Les éditions amies
invitées cette année
aux Voix du Basilic
2019 à Coaraze,
sont
LA
PASSE
DU VENT**



Pour présenter cette maison d'éditions, je renvoie au numéro 55 du *Basilic* (de Décembre 2016) dans lequel Alain Freixe se prêtait à l'exercice, n'y ayant rien à ajouter, voyez ci-dessous*.

Ces éditions seront donc incarnées lors de nos *Voix du Basilic* par leur responsable **Thierry Renard**. Un entretien, le dimanche, permettra de faire plus ample connaissance avec lui.

Thierry Renard a un long engagement en poésie. Il fut, en son temps, et jusqu'au printemps 1998, directeur littéraire des éditions **Paroles d'Aube**. À ce propos, je garde quelque part dans ma bibliothèque *Parole en guerre*, ouvrage d'entretiens passionnants avec Frank Venaille ou encore celui consacré au poète cheyenne Buchan dans lequel on pouvait lire de ses poèmes en cheyenne.

J'eus aussi l'honneur de recevoir le prix Léo Ferré décerné à Grigny et dont le maître d'œuvre était l'association Pandora et donc Thierry Renard secondé de son équipe. Je me rappelle sa voix dans l'ombre, silhouettes rares disséminées dans l'espace de la salle, présentant de mes poèmes. Cela pour dire que l'invité de cette année, aux journées de l'Amourier, est un commis de toujours de la poésie. On me dit même qu'il détourne du zinc tel et telle, tant il a de vigueur à porter la poésie. Du zinc, de la fumée de cigarette, des jeunes gens auxquels il offre cet espace de connaissance, de liberté qu'est la poésie ; la création tout aussi bien. Merci à lui, merci à celles et ceux qui l'aident dans sa passion. Comme nous le remercions d'avoir accepté notre invitation pour participer à ces Voix du Basilic.

Alain Guillard

* Nous sommes en Rhône-Alpes. À Vénissieux et alentours. *La passe du vent* est née en 1999 – *Paroles d'Aube* avait dû se taire, le jour étant venu trop tôt, trop fort. À leur tête, entouré d'amis collaborateurs, Thierry Renard, poète qui a toujours voulu marcher sur les deux jambes de la création et de la transmission – "agitateur poétique depuis 1978", dit-il de lui ! – homme pour qui passion et mission sont deux mots qui à faire l'amour sont propices à faire naître bien des aurores.

À raison de 8 à 12 livres par an, c'est près de 200 ouvrages au tirage moyen de 1000 exemplaires qui s'alignent au catalogue couvrant tous les champs de la prose – récits, nouvelles, essais, entretiens, mémoires, etc... – et ceux de poésie, qui reste le cœur du cœur, cœur de feu de la maison d'édition.

Avec *La passe du vent* – je rappellerai que ce nom nous renvoie dans les Caraïbes puisque c'est le nom d'un détroit qui sépare Cuba et Haïti, passe aimée des vents dont savaient jouer les pirates – nous sommes en pleine mer, ce lieu ouvert "à toutes les langues, à tous les vents, dans tous les sens", lieu de rencontres,

d'échanges et de partages, espace mouvant où trouvent à s'inventer des voie(x) nouvelles.

J'ai choisi de vous dire quelques mots de *La chance d'un autre jour*, publié en 2013 – un des 60 titres de la collection Poésie – que cosignent Emmanuel Merle et Thierry Renard.

Sous ce titre et accompagnés des collages de Sonia Viel, ils nous offrent d'abord "une conversation" sur l'écriture de poésie et ses enjeux, puis quelques "pièces détachées"

signées avant de nous donner "la chance d'un autre jour", soit 248 courts poèmes non signés dont on devine qu'ils se suivent au long des jours et que laissant l'amitié dialoguer, ils finissent par se répondre au fil du temps. On a là comme

une sorte de "rituel de vie quotidienne", "vraies paroles humaines" note Claude Burgelin dans sa préface, prélevées au bord du monde, au ras du vivre.

Là, deux amis s'épaulent et se redressent. Passe la poésie et un autre jour se lève, "pauvre en gloire" mais riche de tous ses possibles. Aussi quand "le monde se tourne vers nous" et que nous restons face à l'indicible parce qu'alors "l'ivresse a les yeux des nuages", je ne saurai que vous engager à partager avec eux ce livre où parce que deux amis se tiennent mot à mot et corps à corps, c'est nous qui nous retrouvons debout, les yeux portant plus loin. Devant.

Alain Freixe



Le Jeu grave

Remo Giatti, Bernard Alligand, Henri Baviera, Gérard Serée, Carmen Boccù, Félix Richard, Gérard Duchêne, Olga Parra, Marc Pessin... Quelques-uns des artistes dont le travail de gravure m'a retenu. La gravure, "jeu grave", disait Gilbert Dupuis.

C'est Gilbert Dupuis le premier graveur contemporain dont l'œuvre m'a touché. J'avais eu entre les mains, à la fin des années 70, quelques-unes de ses réalisations. Des lignes parallèles, séparées l'une de l'autre par quelques millimètres. Une économie. Un presque rien.

De Gilbert Dupuis, j'avais vu aussi, dans les années 80, un petit livre qu'il avait fait à partir de l'écriture de Pierrette Bloch. Des photocopies sur papier calque si ma mémoire ne me trahit pas. Des tremblements en boucle. Presque rien. Gravure encore? Estampe? "Reproduction technique"?

Entre Gilbert Dupuis et Pierrette Bloch, l'aventure du presque rien. Fascinantes, ces œuvres qu'un artiste pose au bord du silence. Presque rien et elles apparaissent. Presque rien, elles disparaissent. Fragiles. Naissance. Continuelle.

Penser à Dupuis et à Pierrette Bloch me conduit à Soulages. En raison de leurs collaborations. En raison des gravures de Soulages. De ses plaques, aussi fortes, hautes et présentes que les stèles préhistoriques dont il s'inspire.

Au moins autant que l'estampe achevée, c'est le travail qui fascine, la diversité des supports, métaux et bois, isorel, medium, altuglass, et celle des outils. Aux burins, pointes sèches et gouges, s'ajoutent toutes sortes d'autres venus d'autres professions, d'autres pratiques.

Je revois Gérard Duchêne. Il travaille (grave?) (sur?) une plaque de polystyrène extrudé. Il y inscrit ses traces (son écriture) avec un pinceau trempé dans le trichlorobenzène. Gravure oui. Et Henri Baviera: il prépare sa résine, la passe au pinceau sur la plaque... Gravure encore? Et Bernard Alligand: il prépare sa matrice sur laquelle il pose non le papier, mais la pâte à papier; passe le tout à la presse. Produit en même temps le papier et la trace. Et Locace Bamber, qui, de la photo, est passé à l'estampe numérique. Du numérique, comme tant d'autres, comme Ovidiu Petca. On ne dit plus gravure? On pourrait.

Et les odeurs. Encres, acides, bois, métaux...

Il est une odeur – un parfum – qui me revient sans cesse entre lèvres, yeux et narines quand je regarde une gravure: L'odeur entêtante de la lavande... Technique pour le débutant que j'étais et que je suis toujours. Sur la plaque de métal, un vernis. On dessine ou écrit avec un pinceau trempé dans l'essence de lavande. C'est ainsi que Gérard Serée m'a facilité les choses.

Il y a, enfin, dans le vocabulaire de la gravure, des mots qui me ravissent: par exemple la matrice, le berceau, les langes, et, du coup le bain...

Je vous parlais du jeu grave des naissances.



AGENDA DES AMIS

NICE - BMVR

Conférence / lecture sur **Armand Gatti**

par **Michel Séonnet**

"De l'anarchie comme battement d'ailes"

vendredi **10 mai 2019** à 17h

COARAZE - Fête des Amis de l'Amourier

Rencontres littéraires **VOIX DU BASILIC**

ven. **24**, sam. **25**, dim. **26 mai 2019**

PARIS - Marché de la poésie

Place Saint-Sulpice

Nombreux auteurs sur notre stand

du mercredi **6** au dimanche **10 juin 2018**

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**

5, rue de Foresta - 06300 - Nice

publiée par **l'AAA** dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet et Benjamin Taïeb.

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal

06390 – COARAZE Tél: 04 93 79 32 85

www.amourier.com *l'amour des livres*